

Je me retourne vers M. Bonny et lui demande :
« Ne désiriez-vous pas tous, et vivement, vous mettre enfin à l'ouvrage ? »

— Oui, monsieur !

— Vous brûliez de quitter Yambouya ?

— Oui, monsieur.

— Vous désiriez tous, également, être déjà en route.

— Tous, je le crois : oui, monsieur !

— Eh bien, monsieur Bonny, s'il est vrai que vous fussiez tous si désireux, si brûlants de l'ardeur de partir, comment n'avez-vous pas trouvé mieux, pour réaliser votre vouloir, que de faire la navette entre Yambouya et les chutes Stanley ?

— Je ne sais vraiment pas, monsieur. Je n'étais pas le chef, et, vous pouvez le remarquer, mon nom n'est même pas mentionné dans votre lettre d'instructions.

— C'est très vrai, et je vous en demande pardon ! Mais sûrement vous n'avez pas gardé le silence parce que j'ai oublié de vous mentionner nommément ? vous, un membre salarié de notre expédition ?

— Non, monsieur ! J'ai souvent insisté.

— Et les autres ?

— Je ne sais. »

Et voilà tout ce que j'ai pu obtenir de M. Bonny, quoique, à toutes mes heures de loisir, ce thème revienne sur le tapis !

Un an après, nous étions à Oussambiro, au sud du Victoria-Nyanza ; j'y reçus une coupillure de journal contenant une copie de la lettre du major Barttelot écrite au mois d'octobre 1887. J'y ai lu ceci : « Nous voici obligés de rester ici jusqu'en novembre ». Je sais qu'ils se sont crus forcés de ne pas quitter Yambouya jusqu'au 11 juin 1888. — Je reprends la lettre du major Barttelot, du 4 juin 1888 :

J'estime qu'il est de mon devoir strict d'aller de l'avant, et, dans cette conviction, je suis fermement soutenu tant par M. Jameson que par M. Bonny. Attendre plus longtemps serait inutile et coupable, du moment que Tippou-Tib n'a pas la moindre intention de nous aider davantage. Se désister serait pusillanime et, j'en suis certain, tout à fait contraire à vos désirs et à ceux du Comité.

Puis j'ouvre ma lettre d'instructions, et j'y lis ceci :

Il peut se faire aussi que Tippou-Tib envoie des hommes, mais en nombre

insuffisant pour la quantité de colis à transporter. Vous aurez à décider alors quels objets il vous faut sacrifier.

Et ensuite :

Mais plutôt que de jeter trop d'objets, il serait préférable de faire demi-étape et de revenir prendre une autre charge.

A Oussambiro je reçois aussi la réponse que le Comité a envoyée au télégramme de M. Ward, expédié de Saint-Paul de Loanda, qui demandait de « télégraphier avis et opinion » :

Major Barttelot, aux soins Ward, Congo.

Comité vous réfère aux ordres Stanley, 24 juin. Si impossible marcher encore en exécution ordres, restez où vous êtes, attendant arrivée ou instructions nouvelles de Stanley.

Un comité qui est à 1000 kilomètres du chef de la mission pénètre l'esprit des instructions, mais un comité de cinq officiers à Yambouya ne réussit pas à les comprendre clairement, quoiqu'elles aient été rédigées dans l'entière persuasion que chacun d'eux préférerait la vie active et le travail à l'inactivité et aux longues attentes à Yambouya !

7° M. Bonny, dont je ne pouvais raisonnablement connaître l'aptitude à assumer les responsabilités les plus graves, n'est pas mentionné dans mes instructions.... A mon retour à Banalya, M. Bonny me remet entre les mains l'ordre suivant, écrit par le major Barttelot :

Camp de Yambouya, 22 avril 1888.

Monsieur,

Si je viens à mourir, à être emprisonné par les Arabes, ou à quitter Yambouya pour quelque cause que ce soit, vous prendrez le commandement de la compagnie de Soudanais et de celle de Zanzibari et la surveillance des magasins ; vous coucherez, comme je le fais moi-même, dans le même bâtiment. Tous ordres aux Soudanais et aux Zanzibari ne seront donnés que par vous, et à eux seulement. Vous aurez à livrer, selon votre jugement, les cotonnades, le *matako*¹, veillant à restreindre le plus possible les dépenses de toute espèce. Ravitailler M. Stanley, prendre soin des charges et des hommes, vous maintenir en bons rapports avec les Arabes, voilà quel doit être l'objet de vos efforts. Quoi ou qui que ce soit qui vous en empêcherait, vous auriez à l'écarter incontinent.

J'ai l'honneur, etc.

EDMOND-M. BARTELLOT, major.

1. Fil de laiton.

Que laissait-il donc à faire au fidèle Jameson, dont « l'activité, la capacité et la bonne volonté n'ont pas de limites? » Où est Ward, si capable, si intelligent, à l'avenir si plein de promesses? Quelle position réserve-t-il à cet homme d'affaires méthodique et zélé qui se nomme M. John Rose Troup? M. Bonny les dépasse tous: il est soudain promu au commandement de la colonne dans le cas où malheur arriverait au major!

Je me demande si j'ai bien toute ma raison! Quand, seul entre tous, j'ai voulu faire concorder ces éléments hétérogènes avec les sentiments dont je savais animés tous et chacun des officiers de l'arrière-garde, il se trouve que pas un seul des tant avisés journalistes de Londres n'est de mon avis. Dans l'admirable livre de Loch je lis labeur infatigable, marches et contremarches, noble zèle, patience sans bornes. Dans le rapport officiel du major, dans la dernière et triste lettre de M. Jameson, je distingue la sincérité, la droiture, une inflexible résolution, une loyauté de bon aloi, une foi et un dévouement qui dédaignent tous les calculs. Puis, quand je compare toutes ces choses avec les faits, il me faut conclure qu'à Yambouya les officiers, manifestement indifférents à ma lettre d'instructions, ont oublié toutes leurs promesses. Quand — M. Bonny me l'a dit — l'un d'entre eux s'est levé pendant un repas et a proposé que mes instructions fussent annulées et qu'on exécutât désormais celles de M. Barttelot, l'explication la plus charitable que j'en puisse donner, c'est qu'ils ne se souciaient plus de mettre à exécution leur désir naguère si souvent exprimé d'« aller de l'avant! »

Ah! si une heure seulement j'avais pu être au milieu d'eux, ce 17 août 1887, quand les cinq officiers, en dérive pour ainsi dire, et éloignés de tout contact avec la civilisation, étaient réunis pour discuter ce qu'il y avait à faire. A faire?

« La joie de l'âme est d'agir; le prix de la course est la course elle-même. Le sentier du devoir est le chemin de la gloire. »

« Quoi! vous comptez et recomptez vos centaines de charges? Mais qu'est-ce que cela? Vous avez 200 porteurs, voici 500 charges. D'ici au plus prochain village il y a 16 kilomètres. En six jours vos 200 hommes charrient tous vos fardeaux jusqu'à ce village, et en quatre mois à 320 kilomètres.

Dans huit mois vous serez de 640 kilomètres plus près du Nyanza, et longtemps avant cette époque, vous aurez grandement réduit votre travail en transportant par eau la majeure partie des colis. Et dès le second mois du voyage vous aurez pu avoir de nos nouvelles. Contre de la poudre et des armes, Ougarrououé vous prêtera ses pirogues, et pendant que la première colonne reviendra du fort Bodo pour voir un peu où vous en êtes, vous serez confortablement établis dans la station arabe, vous aurez depuis longtemps reçu nos lettres, les itinéraires et les indications sur les endroits où vous trouverez des vivres; chacun de vous sera bien portant et dispos, et vous aurez la satisfaction d'avoir accompli une tâche plus difficile que celle de l'avant-garde; vous aurez gagné des médailles, et l'on vous fournira de ferblanterie. Plus dur le labeur, plus douce la joie de l'accomplir! Lutter de tout cœur et de toute âme contre l'obstacle, marcher la tête haute et le regard assuré à la rencontre du monstre, le saisir à la gorge et l'étreindre de toute sa vigueur, suer sous l'effort, aujourd'hui et demain et toujours, jusqu'à ce que l'œuvre soit terminée. C'est le « En avant! » du soldat; c'est la foi d'un homme qui se sait né pour agir! Demain suffira à sa besogne. Celle d'aujourd'hui, parachevez-la, puis couchez-vous et dormez dessus! »

Mais je ne pouvais être là; il fallait se contenter de leur promesse qu'ils se méfieraient de Tippou jusqu'à ce que fussent réunis tous les officiers et les hommes de l'arrière-garde, et veiller à faire exécuter avec le plus grand soin les signes convenus: « flacher » les arbres ou tracer sur leurs troncs de grandes têtes de flèche pour indiquer le sentier et les guider à travers la forêt presque infinie. Quand, me remémorant ce Barttelot que « consumait l'ardent désir » de travailler, — ce Jameson si sincère, et qui avait payé 25 000 francs le privilège de faire partie de la mission, — ce Ward que je croyais destiné à être le Clive de l'Afrique, — ce Troup si bien noté pour son zèle, — et ce Bonny, le soldat discipliné, — je les vois agir d'une façon si contraire à ce que, en mon âme et conscience, je suis sûr qu'ils voulaient avec ferveur, je finis par croire, certes, qu'une puissance surnaturelle était à l'œuvre pour contrecarrer tant de bonnes intentions!

Voyez en effet: ces cinq officiers brûlent d'évacuer Yam-

bouya — je le crois de tout cœur je l'ai déjà dit, — et de nous aider jusqu'au succès final de l'entreprise à laquelle ils avaient déjà tant sacrifié. Mais, quelque chose qu'ils tentent, ils ne peuvent s'acheminer vers l'est. Ils me croient en vie ; ils veulent tout essayer pour me retrouver... et ils me privent de mes nippes. Ils sont résolus à chercher et secourir le Pacha, car « se désister serait pusillanime, et attendre plus longtemps serait coupable ». Pourtant ils se défont des munitions qu'ils ont à lui porter : ils savent que parmi leurs hommes il y a trente-neuf malades, incapables de marcher, ... et les provisions, les médicaments, le vin qui auraient pu les sauver, ils les enferment dans des caisses et les renvoient à Bangala en prenant soin de demander un reçu. Ils ont tous signé des articles portant que chaque officier aura sa part de conserves, choisies et délicates... et ils ne les utilisent ni pour eux, ni pour les malades ; mais, de la forêt où tout manque, ils les expédient sur Bangala. Je n'ai pas entendu dire que M. Bonny, aide-chirurgien, se soit opposé à cette mesure ou qu'il ait même exprimé un regret : simple effet de la discipline sans doute, il n'a pas demandé sa part, et, brave soldat, mais citoyen timide, il renonce sans murmurer à son droit inaliénable. — Pour remplacer les Zanzibari, les Soudanais, les Somali et les Syriens morts de misère, ils vont chercher des esclaves des Manyouema, des cannibales bakoussou et bassongora — et voici que, bientôt après, un de ces cannibales assassine le commandant anglais.... A la date fatale du 17 août — je dis date fatale, parce que la détermination d'attendre scella leur triste destinée, — un officier de notre colonne s'égarait avec trois cents hommes dans l'inextricable broussis, et, un an après, le 17 août, M. Bonny, qui nous rejoignait seul, me racontait une terrible histoire de mort et de désastres ; presque à la même heure, Jameson expirait, lassé, fatigué, usé, dans ces luttes futiles. Au lieu d'aller « en avant », c'était « en arrière » qu'il avait dû marcher, car Bangala est à 800 kilomètres à l'ouest de l'endroit où j'étais alors parvenu ; enfin, c'est le lendemain, 18 août, qu'Emin Pacha et M. Jephson vont tomber dans les bras des rebelles de l'Equatoria!...

Voilà du fantastique assurément ; on dirait quelque diablerie dépassant les conceptions et l'entendement d'un simple mortel.

Ce n'est pas tout encore : une plantureuse moisson de racontars a mûri sous les ombres néfastes des bois de Stanley-falls ou sur les rives du haut Congo. Ont-ils pour origine une fourberie sans mesure ou une soif insatiable d'atrocités ? — Stanley a été tué : voilà le thème favori, mais combien de variations : des témoins ont vu, de leurs yeux vu, des quantités d'ossements humains ; ils ont vu des pieds et des mains d'homme émerger des marmites ; un artiste amateur a « croqué » des familles entières délicieusement occupées à se repaître de chair humaine ; des Anglais ont été impliqués dans des razias et des meurtres, voire même en des scènes de cannibalisme. Pendant que les noirs nageaient dans l'Arouhouimi, des blancs les auraient pris comme cibles. Et toutes ces rumeurs, et tous ces bruits, on les a semés pour le simple amusement de remplir d'alarme, de chagrin, de terreur, le cœur d'honnêtes Anglais, et de porter l'inquiétude parmi nos parents et amis !

Les porte-parole que les puissances des ténèbres ont choisis pour répandre ces fables calomnieuses sont de professions non moins diverses que leur nationalité. Un jour, c'est un déserteur, et le lendemain un mécanicien ; un marchand d'esclaves ; un esclave ; un simple et innocent missionnaire en recherche d'un champ de travail ; un Syrien congédié ; un jeune artiste à tendances morbides, voire même un officier de l'État libre du Congo. Chacun à son tour est possédé du désir malsain de dire quelque chose qui consterne le sens commun et dépasse toute croyance raisonnable !

Voici la triste histoire de notre seconde colonne, telle que je l'extrait du rapport officiel de M. Bonny :

Le matin du 17 août 1887, le vapeur *Stanley* repart de Yam-bouya ; les colis qu'il a débarqués sont en magasin ; autant que je puisse m'en rendre compte, 266 hommes sont installés dans le camp retranché. Les officiers se sont réunis pour délibérer sur les mesures à prendre ; je puis en conclure qu'ils ont lu mes instructions, mais ils ne les ont pas comprises. Le plan le plus sage leur paraît d'attendre Tippou-Tib, qui, on se le rappelle, avait promis au major Barttelot de le rejoindre avant neuf jours écoulés.

Dans l'après-midi du même jour, les officiers entendent

qu'on tire des coups de feu sur l'autre rive, presque en face de Yambouya, et, au moyen de leurs jumelles, ils voient des hommes habillés de blanc pousser des naturels « les balles aux reins » dans la direction de l'eau. Ces maraudeurs font peut-être partie des bandes de Tippou-Tib, ... ils les envoient « interviewer » par un officier et quelques hommes chargés de les inviter à ne plus molester des naturels depuis longtemps paisibles et qui sont sous leur protection. L'officier traverse la rivière, va les trouver dans leur bivouac, et engage Abdallah, leur chef, à venir visiter l'Anglais qui commande à Yambouya. Ces pillards, en effet, appartiennent à Tippou-Tib; les chutes ne sont qu'à six étapes de Yambouya. Dans la croyance, sans doute, que l'Arabe finira par nous prêter secours, le major s'adresse à ces braves et leur demande des guides; quelques-uns des nôtres se rendent à Stanley-falls pour parlementer encore avec ce traitant que nous avons transporté de Zanzibar aux chutes, que nous avons nourri, lui et ses gens, en considération des services qu'il s'est solennellement engagé à nous rendre.

Le 29 août, M. Ward revient avec la réponse de Tippou : Tippou va rassembler les porteurs et les envoyer sous dix jours. En juin, c'était neuf jours; en août, naturellement, ce sera un jour de plus. M. Jameson rentre à son tour avec Sélim bin Mohammed, neveu de Tippou, et une troupe de Manyouema, l'avant-garde, assure-t-on, du contingent de porteurs, que le grand chef doit conduire en personne.

Mais pendant qu'on attend ainsi, des troubles éclatent à la Loumami, et Tippou d'y courir. Les femmes de Yambouya disent qu'il reviendra bientôt.

L'impatience gagne M. Barttelot, et le 1^{er} octobre il part lui-même pour les chutes. Sélim l'accompagne, ainsi que M. Troup. Ils rencontrent en route l'Arabe lui-même, qui venait à Yambouya; il avait ramassé six déserteurs de notre avant-garde, chacun portant une lourde défense d'éléphant. Le major remet gracieusement l'ivoire à Tippou, mais comme ils ont à palabrer, Barttelot le raccompagne jusqu'aux chutes.

Un mois après, il rentre à Yambouya, sur l'Arouhouimi; il raconte que Tippou-Tib, ne pouvant venir à bout de rassembler six cents porteurs dans toute la région, se voit forcé d'aller

à Kassongo, à 560 kilomètres des chutes, et que ce voyage lui prendra quarante-deux jours.

Et pendant toutes ces allées et venues, mouraient vingt de nos engagés, qu'on ensevelissait en dehors du camp.

Pendant l'absence du major, Madjato, un des chefs manyouema, s'est mal conduit envers les naturels; il intimidait ceux qui nous portaient des vivres, pour affamer les Soudanais et les Zanzibari, ou gagner quelque argent en servant d'intermédiaire entre l'acheteur et le producteur. Indignation de M. Barttelot; troisième visite aux chutes : M. Ward est dépêché pour porter plainte contre le Manyouema, que Tippou s'empresse de rappeler.

Au commencement de 1888, Sélim bin Mohammed revient à Yambouya et s'active si bien à prendre certaines mesures, que les naturels s'éloignent et ne reparissent plus. Il se met alors à construire un camp permanent de huttes en pisé, à une demi-fléchée de nos palissades, qu'il investit complètement du côté de terre, comme s'il se préparait à les assiéger.

Après un vain effort pour obtenir de Sélim, au prix de 25 000 francs, un contingent manyouema pour suivre les traces de la première colonne, le major Barttelot et M. Jameson font, vers la mi-février, leur quatrième visite à Stanley-falls. Sélim, craignant qu'ils ne se plaignent de sa conduite, s'empresse de les accompagner. En route, ils rencontrent un corps de 250 Manyouema; mais ceux-ci n'étaient pas porteurs d'instructions écrites, et on leur permet de se répandre dans la région pour chasser après l'ivoire.

En mars, Sélim retourne à Yambouya et raconte aux officiers que les porteurs vont arriver, non point pour suivre la même route que M. Stanley, mais pour passer par Oujidji et l'Ounyorro : la géographie n'est pas le fort de ces Arabes.

Le 25 mars, le major rentre au camp avec la nouvelle que Jameson, Jameson l'infatigable, remonte le fleuve pour aller trouver Tippou-Tib à Kassongo. Il annonce son intention de former une colonne volante et de laisser à Stanley-falls la plus grande partie des bagages, sous la garde d'un officier; puis il prépare, pour le Comité de Londres, le télégramme suivant :